

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 5

Artikel: Le combat de Vuiteboeuf
Autor: A.J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

faire entendre des protestations, l'un de ses élèves répondit :

— De quoi te plains-tu; c'est toi-même qui nous a donné ce fer et qui a armé notre main; nous te rendons ainsi autant de milliers de notes que tu nous en as enseignés et que, malgré nos pleurs, tu nous as fait apprendre.

Il y a quelques années, un sténographe espagnol eut une enquête pour savoir quel était le patron que lui et ses collègues du monde entier devaient se donner. On jeta le dévolu sur Saint Genès d'Arles qui, occupé, un jour, à recueillir d'une main habile les dépositions des martyrs et entendant la lecture des décrets de persécution, prit tout à coup ses tablettes, les lança à la tête des juges et quitta le tribunal. Bientôt arrêté, naturellement, il eut la tête tranchée.

Comme nous l'avons dit, les notes tironiennes disparurent au moyen-âge, après le siècle de Charlemagne. Un moine bénédictin, l'abbé Trithème, les retrouva dans un couvent de Strasbourg vers la fin du XV^{me} siècle. Elles avaient plus qu'un intérêt documentaire, puisque leur déchiffrement a été précieux au point de vue de l'histoire.

L. Mogeon.

LES MÉSAVENTURES DU RECRUE BOUÉRAND

(Suite et fin.)

Le tour était joué. Le lieutenant avait entendu. Il se souvenait vaguement d'avoir vu des varices auparavant et ordonné de la poudre pour les pieds. Tandis que Gonsier cassait pour la troisième fois la dent qu'il aurait fallu arracher, Rollet appela Devénes :

— Venez ici ! Comment ça va ?

— Et il l'examina.

— Mais, il n'y a plus grand-chose; non, pas grand-chose. Un peu... oui... il y a un brin de... comme nous disons... et l'autre pied ? Vous avez pu lacer votre soulier ?

Le caporal se souvint alors que Bouérand avait parlé des deux pieds... il n'y avait pas songé en préparant sa frime.

— Il fait aussi souffrir un peu, mais c'est surtout le droit, mon lieutenant.

Le lieutenant fut savant :

— Je le sais bien, c'est toujours le droit, parce que c'est le pied sur lequel vous travaillez le plus, vous comprenez; vous pivotez à droite; au repos, le poids du corps retombe sur le pied droit; ce n'est pas une bonne position de repos.

Puis, satisfait d'avoir pontifié :

— Vous mettez des compresses à cet homme, et faites sa fiche.

Ainsi fut fait.

Au déjeuner des officiers, le colonel se montra de méchante humeur. Quand les médecins s'annoncèrent, il grogna :

— Vous me prenez mes hommes le jour où j'ai le plus besoin d'eux ! Et le capitaine Gonsier m'enlève même un sous-officier !... c'est mauvais, ces varices ?

— Je ne sais pas, mon colonel, je n'ai pas vu.

— Allons donc !... J'ai lu la fiche !...

— C'est moi, mon colonel, risqua le lieutenant.

— Mais Devénes n'est pas dans votre compagnie !... Il cherche à tirer au flanc ! Nous irons éclaircir ça.

Devénes avait prévu le coup et cherchait à y parer.

Le colonel mena l'assaut :

— Vous avez des varices, caporal ?

— Oui, mon colonel, à ce que dit le lieutenant.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu avant ce matin ?

— J'avais mal depuis quelque temps, mais je ne savais pas ce que c'était.

— Pourquoi vous êtes-vous adressé au lieutenant ?

— Parce qu'il est médecin, mon colonel.

— Ce n'est pas le médecin de votre compagnie, qui est le capitaine Gonsier... Pourquoi ne pas vous adresser à lui ?

— Je me suis bien annoncé à lui, mais il m'a renvoyé au lieutenant; j'ai cru que c'était notre médecin, d'autant plus qu'il m'avait déjà examiné.

— Je ne vous ai jamais examiné ! dit Rollet.

— Pardon, mon lieutenant, vous m'avez regardé les pieds de près aux douches; je pense que c'est là que vous avez vu mes varices.

— Dites-donc, mâchonna Gonsier, c'est vrai, ça : vous m'avez remplacé à la visite et aux douches quand je suis monté à la II, à Riondaz.

— Alors, reprit Devénes, comme vous m'avez fait dire de venir pour mes...

— Je ne vous ai jamais rien fait dire ! hurla Rollet.

— Vous m'avez envoyé un homme; c'est seulement hier soir qu'il m'a trouvé !

— Qui était-ce ? reprit le colonel.

— Je ne sais pas son nom.

— Ah ! vraiment ! Eh bien ! moi je sais le vôtre... c'est celui d'un fumiste qui passera deux nuits sur la planche ! Personne ne vous a rien dit, voilà tout.

— Si, mon colonel; c'est une recrue mitrailleur; je vois encore nettement sa figure.

— Ah ! ah ! Alors, il faudra me la montrer. Vous vous annoncez au capitaine de la III, et vous reconnaissez votre homme... si non, je vous saurai ! A-t-il vraiment quelque chose, lieutenant ?

— Peut-être pas de varices, à proprement parler, expliqua Rollet, mais il y a effectivement un gonflement accompagné d'une... **boursoufflure** qui, jointe... à ce dont il se plaint, nécessitent du repos avec compresses. D'ailleurs, on lui a parlé de varices, il s'est persuadé, et il se produit des réactions physiques... nous avons observé en médecine des cas très curieux de ce phénomène, et il semble que l'autosuggestion...

Le reste se perdit dans le corridor, car le colonel partait.

Devénes n'osait pas encore manifester sa joie à l'extérieur.

Il tira au flanc toute la journée, et celle du lendemain.

Mais à l'appel principal, il se présentait au capitaine de la III qui avait reçu des ordres, et, passant de file en file, il reconnut le recrue Bouérand, et le désigna.

Le capitaine fut confondu : l'âme candide de Bouérand pouvait-elle contenir autant de malice ? Le recrue reconnut les faits.

— Eh ! bien, leur dit le capitaine, vous irez les deux vous expliquer avec le colonel après l'appel. Ils y furent. Devénes s'annonça le premier.

— Que voulez-vous ?

— J'ai retrouvé l'homme qui m'a fait la commission du lieutenant Rollet.

— Bien. Les médecins à l'ordre !

Le capitaine de la III s'y rendit également, et ce fut à lui que Bouérand vint tranquillement s'annoncer.

— Pas à moi !... Là-bas !...

— Mon sergent-colonel, le recrue Bouérand...

— C'est encore vous !... oh ! alors...

Et le colonel désespéra.

— C'est vous qui avez fait la commission au caporal ?

— Oui, mon...

— Et pourquoi ?

— Le médecin avait dit.

— Et quoi donc ?

— Il a regardé mes pieds et il a dit fort pour que je me souvienne bien : « Autant de varices que Devénes; il faut les soigner tous les deux ». Alors, j'ai cherché Devénes pour lui transmettre l'ordre...

Les officiers pouffaient. Le colonel semblait abruti. Il haussa les épaules et dit tranquillement :

— Il vous faut aller souper, Bouérand.

— Mon caporal-major, le recrue Bouérand s'annonce souplant.

— Allez-y donc.

L'affaire en resta là. A la fin de l'école, vu ses capacités, le recrue Bouérand fut promu soldat — le soldat Bouérand, cette fois — mais versé dans les mulets.

Et pour cause ! Ave.

CHEZ LE PÉTABOSSON. — Un futur salue l'officier d'état civil qui vient de le marier, et avec un gracieux sourire :

— A la prochaine fois !

L'AGRÉABLE OPÉRATION

DEPUIS un instant, l'illustre chirurgien Tailledoux examine un riche patient qui se plaint de douleur dans le ventre.

— Je suis fixé, cher Monsieur, s'écrie-t-il tout à coup; vous avez l'appendicite; je vais vous faire d'urgence l'opération. Il est, du reste, inutile de vous effrayer ! — ajouta-t-il pour rassurer son client — ce n'est pas le premier ventre que j'ouvrirai !..

— Oui, mais c'est la première fois qu'on ouvre le mien et j'ai horriblement peur !..

— Affaire d'habitude, continua le médecin allant jusqu'à son armoire d'où il tira une trousse d'outils aux allures fort peu rassurantes.

Puis, ayant appelé son aide, il s'avança vers la table d'opération, où M. Capon était couché :

— Je vais vous opérer selon la nouvelle méthode; nous nous contenterons d'insensibiliser avec de la cocaïne la partie du corps malade; nous nous appliquons à tenir éveillés nos patients en leur procurant toutes sortes de distractions.

En disant ces mots, le docteur avait placé, sous la tête de son patient, un petit coussin et, prenant sur une table le journal du matin, il le passa à son malade, étonné, en ajoutant :

— Essayez de vous distraire pendant que je vous coupe l'appendice.

Malgré toutes ces belles phrases, M. Capon n'est pas très rassuré; il jette, par moment, un coup d'œil anxieux par dessus son journal.

— Si les dernières nouvelles ne vous intéressent pas, lui dit fort aimablement le chirurgien, je vais faire venir les musiciens, car je tiens absolument que mes malades trouvent agréable le temps qu'a duré l'opération.

A son appel, les musiciens de la clinique accourent et commencent par une danse entraînant.

— C'est un médicament pour l'usage externe, explique le patricien tout en introduisant une pince hémostatique dans l'intestin. Seulement, je vous en prie, restez tranquille. Souvenez-vous donc où vous êtes...

Entraîné par la musique, notre malade commençait à se trémousser, parcouru par le frisson de la danse.

— Eh là ! doucement ! Ne bougez pas; vous allez me faire couper de travers. Heureusement que j'ai presque fini !

— Déjà !!

— Oui, déjà; le temps ne vous a pas semblé long ? Que dites-vous de ma nouvelle méthode ?

— Admirable ! Oh ! la science, quel progrès !

Il éternue par trois fois énergiquement :

— Tiens ! je m'enrhume !

— Je vous ai laissé le ventre un peu trop longtemps ouvert; vous avez pris froid. Enfin, consolez-vous; sans peine, pas de plaisir !

LE COMBAT DE VUITEBOEUF

AU commencement de mars 1798, un esprit de liberté soufflait avec force sur le Pays de Vaud. Les baillis avaient dû reprendre le chemin de Berne, mais une partie du bailliage de Grandson, mécontente de voir disparaître un régime qui lui plaisait, voulut à tout prix lui rester fidèle. Dès le 5 février, des mouvements favorables à LL. EE. s'étaient produits à Ste-Croix, le centre de la révolte, Baulmes et Champvent. L'assemblée provisoire, qui constituait alors le gouvernement vaudois, envoya le citoyen Auberjonois aux rebelles, en qualité de porteur d'une proclamation pacifique. En rendant compte de sa mission, il déclara qu'il avait établi des postes militaires à Concise et à Provence, afin d'empêcher les émigrants armés de prendre la direction de Berne.

Les députés de Ste-Croix avaient promis que les personnes portant la cocarde verte, adoptée par le nouveau régime, pourraient circuler en toute liberté et que leurs propres soldats ne descendraient pas en armes à la plaine pour y abattre les arbres de liberté.

Mais ces bonnes dispositions, maintenues pendant quelques jours, et qui faisaient espérer que le calme allait se rétablir, ne durèrent pas. Dans la nuit du 3 au 4 mars, les partisans de Berne se réunissent à la Lance, près de Concise. De Cer-

lier. on leur envoyait, « par bateau, deux canons de deux livres, un caisson de munitions, des armes et un drapeau ». Le matin du 3 mars, la troupe se met en marche, abat, au passage, des arbres de liberté à Champagne et à St-Maurice, où se trouvent l'église et la cure, recueille, en route, des adhérents et arrive à Vugelles, où elle devait prendre position. 300 hommes, descendus des hauteurs de Ste-Croix et de Bullet viennent se joindre à elle.

Pour conduire cette petite armée à la victoire, si c'était possible, on fait choix du « Grand Champod », de Bullet, qui inspirait une grande confiance parce qu'il était sergent-major de carabiniers dans la compagnie Pillichody. Le nouveau commandant donne l'ordre d'amener, au moyen d'un attelage de bœufs, les canons près de l'église et les place sous les ordres du capitaine Petitmaître, d'Yverdon.

Lorsque la nouvelle de ces événements parvient dans la capitale du Nord, le capitaine Louis Roguin, tué plus tard en Valais, et le capitaine français Kem, organisent un détachement composé de 150 Vaudois et Français, qui part sans retard pour Orges, Montavaux et Longeville, où il arrive dans la soirée. Ses premiers soins furent de s'emparer du pont jeté sur l'Arnon, afin de fermer le passage de ce côté-là. Puis, dès le bas du village de Vugelles, il engage l'attaque contre l'artillerie ennemie.

En 1845, on montrait encore un souvenir de cette escarmouche, sous forme d'un trou circulaire dans la vitre d'une fenêtre de l'église, orientée du côté de Novalles.

Trop faibles pour l'emporter sur leurs adversaires, les patriotes furent obligés de reculer, après avoir vu tomber douze des leurs. De part et d'autre, la fusillade avait été très vive. Les réactionnaires, à leur tour, comptaient parmi les morts le commis d'exercice Clément et le régent du village.

Champod avait reçu des renforts qui portaient à un millier d'hommes le chiffre des combattants dont il disposait. Ne voyant pas arriver de Berne les secours qu'il attendait, il se décide néanmoins, le 4 mars, à diriger sa troupe sur Vuitebœuf. A peine sont-ils arrivés à destination, que les volontaires vaudois et français, au nombre de 400, attaquent de nouveau les insurgés, dont l'artillerie, placée à la Prise Martin (la Grange de la Côte), dominait la position, et les battent complètement. Les assaillants courent enlever les canons et font prisonniers le « Grand Champod » lui-même, blessé à la cuisse. 18 chevaux faisaient partie du butin recueilli sur le théâtre de la lutte. En revanche, les vainqueurs perdaient un homme d'une valeur éprouvée, le capitaine Grandjean, d'Yverdon.

Le désarroi, résultant de leur défaite, fit oublier aux réactionnaires le caisson de munitions qu'ils avaient caché dans une grange. L'incident aurait eu peu d'importance si ce même caisson n'avait contenu la caisse de la troupe. Un malheur profite toujours à quelqu'un. Cette fois-ci, raconte la tradition, ce fut le maître de la maison qui eut tout le bénéfice de l'affaire.

Dans l'excitation du combat, des scènes de brigandage se produisirent. On cite, par exemple, l'héroïsme d'un jeune tambour français, nommé Bourgoïn, âgé de 17 ans, qui, cerné par les insurgés, refusa énergiquement de crier : « Vive Berne ! » C'était choisir la mort et il succomba sous les coups de ses ennemis. L'assemblée provisoire, instruite de ce fait, fit envoyer à la mère du jeune héros une somme de 300 livres.

A une distance de plus d'un siècle, on ose mentionner un autre cas, d'un genre différent, celui du nommé Louis Duplan, de Grandson, tombé dans les rangs des insurgés, à Vugelles. Il laissait une famille de neuf enfants et une veuve qui attendait le dixième. Sollicitée de réclamer un secours en argent des Bernois en faveur du défunt, puisque cet homme était mort à leur service, l'assemblée provisoire décida, dans sa séance du 16 mars, de répondre « que ces pauvres, quoique enfants d'un père égaré, ne sont pas moins ceux de la Patrie et membres de la bourgeoisie de Grandson ».

Mais tout cela c'est de l'histoire ancienne, dont il nous a paru intéressant pourtant de rappeler un épisode auquel nous avons fait quelquefois allusion dans nos notes historiques.

(Journal d'Yverdon.)

A. J.



LE CRAPAUD

Deux hommes de Nendaz sont assis à l'ombre d'un cerisier, au coin de leur champ de blé. La chaleur est accablante. On est en juillet et, depuis un mois, pas une goutte d'eau n'est tombée du ciel implacablement bleu. Grives goulues, geais criards et pillards, pinsons et merles blottis sous les branches de la forêt voisine, font entendre de légers pépiements comme en rêve. A peine parfois, venant des glaciers, là-haut, un timide souffle frais fait vaciller les feuilles qui jaunissent et les gorges des deux hommes, le père et le fils, aspirent avec volupté cette fraîcheur furtive au sein de cette atmosphère de forge brasillante. Les deux hommes boivent à tour de rôle, à même le barillet de bois, le vin blanc de Conthey, puis ils s'essuient la bouche de la main droite. Ils tentent alors d'avaler un morceau de pain noir qui craque sous la dent, mais rien ne peut passer, et ils reposent le chapeau de pain, presque intact. Et voici qu'un crapaud s'avance et sautillant vers les deux paysans. Il s'approche sans crainte. Qu'est-ce que cela veut dire ? il a l'air de les regarder d'un œil qui implore la pitié.

— On dirait que ce crapaud a faim, déclare le fils.

— Tiens, c'est vrai.

Et le père lui jette un morceau de pain.

Le crapaud s'en empare avec avidité et, bientôt, il disparaît sous une pierre. Les deux hommes se remettent à leur pénible tâche...

Près de trois mois se sont écoulés. Les deux hommes conduisent leur vache Chatagne à la foire de Martigny-Bourg. Ils ont quitté Basse-Nendaz au petit jour. Les voici devant la chapelle de Saint Sébastien, là où les Nendards voulaient construire tout d'abord leur église paroissiale, mais les outils des ouvriers qui disparurent mystérieusement, pendant plusieurs nuits, et furent retrouvés à Basse-Nendaz indiquèrent la volonté du ciel. L'église paroissiale fut bâtie à la place actuelle, et on se contenta d'une modeste chapelle sur cet éperon rocheux qui domine toute la plaine. Les deux hommes tirent leur bonnet de laine et récitent dévotement un « pater » et un « ave ». Le merveilleux paysage qui s'étale à leurs regards les laisse indifférents. La bonne ville de Sion, presque à leurs pieds, s'éveille et leur envoie le rayonnement vif de ses fenêtres qui s'ouvrent à l'air aromal du matin frileux. Claires sonneries de cloches qui s'envolent de la tour massive de la cathédrale; essieux des chars, lourdement chargés de la « bossette » des vendanges, qui crient; chanson aiguë de la tcebe d'un pâtre, tout là-haut, à l'alpage de Flore; basse profonde et puissante du Rhône qui vagabonde dans un lit encore mal digué. Les deux Nendards marchent rapidement et Chatagne fait tinter, à chaque pas, sa clarine claire. Le sentier rocailleux de Fey vient mourir dans les grasses prairies de Riddes. Arrêt d'un instant, à l'orée du village, et, tandis que la vache broute avec avidité l'herbe courte du talus de la route, les hommes tirent du pain et du fromage d'une gibecière et reprennent des forces. Voici la ferme d'Ecône, où paissent les lourds perchérons qui transportent, à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, le bois d'affouage du val Ferret; voici Saxon, avec sa vieille tour ronde; Charrat, la dernière étape, et, enfin, ils voient pointer le clocher élégant de Notre-Dame des prés, à Martigny-la-vella. C'est toute une foule bariolée qui passe devant l'église, qui n'a

encore, à cette époque, que bien peu de maisons sous sa garde : celle du supersaxo, le vieux prieuré avec sa treille qui l'habille de pampres rouges et or, l'auberge de la Tour, celle de l'Aigle, et, enfin, la Grand-Maison des chevaliers de Saint-Jean. Paysans conduisant des vaches ou des veaux, marchands avec leur sacoches de cuir, paysannes engoncées dans leur robe de laine brune, plissée aux épaules, et l'étroit chapeau valaisan à « falbalas » de soie noire brochée d'or, tous se hâtent vers le chef-lieu du dixain, Martigny-Bourg.

Quelle cohue au pré-de-foire ! Le sauthier du vidome a peine à maintenir l'ordre. Plus de cent clarines carillonnent à la fois. Des colporteurs circulent dans la foule, offrant, pour quelques baches, de petites chapelles où étincelle la Vierge noire des Ermites entre deux cierges. D'autres font voir aux paysannes des rubans de soie et des aiguilles. Un tavernier a installé sa boutique en plein vent, et le vin blanc de la Marque et celui de Coquimpey coulent dans les coupes de bois.

Les deux Nendards étaient à peine installés à l'endroit qui leur avait assigné le sauthier, qu'ils voient venir à eux un homme d'une trentaine d'années. L'inconnu les dévisagea un instant, puis il s'écria joyeusement :

— Non, je ne crois pas me tromper, vous êtes bien de Nendaz ?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Ah ! quel bonheur ! oui, c'est vous, je vous reconnais tous les deux. J'achète votre vache. Fixez vous-même le prix, je ne veux pas marchander.

— Elle est grasse, et ma fille Catherine l'a bien soignée. Six écus bons me semblent un prix honnête.

L'inconnu répondit :

— Avec d'autres, je marchanderais, mais pas avec vous; je vous donne huit écus bons et je vous emmène dîner chez moi. Ah ! ma marraine va être contente !

Les Nendards ne savaient que se dire de cette rencontre. Qu'était-ce donc que cet homme ?

(A suivre.)

Chanoine J. GROSS.

Royal Biograph. — Vrai programme de gala que présente, cette semaine, le Royal Biograph avec le Sensationnel combat de boxe Carpentier-Cook, pour le championnat d'Europe, combat qui s'est disputé, le 12 janvier 1922, à Londres. Puis le sympathique cow-boys Rio Jim dans une œuvre touchante : **Le bon shérif**, drame poignant du Far-West; une excellente comédie humoristique : **2 Dollars**, s. v. p. !; et enfin deux nouveaux épisodes de l'immense succès : **L'Orpheline**. Malgré la composition unique de ce programme, le prix des places n'est pas augmenté. Rappelons encore que le combat « Carpentier-Cook » passe dans la première partie. Dimanche 5 février, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Kursaal. — Ce soir samedi, à 8 h. 30, première représentation d'une brillante reprise de **La Veuve Joyeuse**, célèbre opérette viennoise en 3 actes, le chef-d'œuvre de Franz Lehár, jouée par toute la troupe. Dimanche, lundi, mardi et mercredi, à 8 h. 30, quatre dernières représentations.

Pour être agréable aux personnes du dehors, il sera donné une toute dernière représentation, dimanche en matinée, à 2 h. 30, de **Eva**, le nouvel opéra-comique en 3 actes, de Franz Lehár, avec Mme Mary Petitdémange et toute la troupe. Tous les amateurs de belle musique y seront.

DEMANDEZ PARTOUT
„Luy“ Cocktail
L'AS DES APÉRITIFS
MARQUE DÉPOSÉE DISTILLERIE VALAISANNE S.A.
DICA SION

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 462 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.